

Pas ce soir, chérie

Malgré sa position centrale et dominante, *Le Soir* apparaît comme le grand malade dans l'infirmerie de la presse quotidienne francophone. Emberlificoté dans ses héritages et ses indécisions, il est à l'image d'une Communauté qui se cherche. Aussi bien, les conflits qui le traversent aujourd'hui sont emblématiques autant que la normalisation qui prétend y mettre un terme.

PAR THIÉO HACHEZ

Où faire remonter le mal-être du *Soir* ? Au dépôt par la société des journalistes d'un préavis de grève à la suite de l'annonce de la nomination de Daniel Van Wylick, ex-rédacteur en chef de *La Dernière Heure*, à la tête de sa rédaction, à la mi-novembre de cette année ? Ou au retrait, inexplicable apparemment, dudit préavis quelques jours plus tard sans que rien n'ait été obtenu par la rédaction ? Si l'on considère leur enchaînement, ces deux événements récents marquent sans doute un tournant décisif. Bien plus sans doute qu'un banal conflit social de basse conjoncture, même si, comme le fait remarquer l'administrateur délégué du groupe Rossel (propriétaire du journal) Bernard Marchant, les mauvais résultats économiques n'y sont pas pour rien : le journal

aura perdu en 2000 comme en 2001, 7 % de sa diffusion payante, qui se résume aujourd'hui à quelque 112 000 unités. Un plancher historique pour *Le Soir* qui a longtemps fluctué au-dessus des 150 000 !

Assurément l'arrivée de Daniel Van Wylick, auréolé des chiffres de vente de la *DH*, a été comprise comme un choix au regard de l'héritage complexe d'un journal qui, tout à la fois, revendique la qualité et la quantité. Or le quotidien le plus vendu sur notre petit marché se trouve contesté dans cette position par la très racoleuse *Dernière Heure* en même temps que sa pertinence se trouve de plus en plus fréquemment remise en cause par le public averti. Et depuis plusieurs années, *Le Soir* tente de trouver la formule qui lui permette

de réactualiser ce compromis, sans y parvenir. Dans cette perspective, le récent transfert ne peut être interprété que comme la manifestation d'un recentrage sur le créneau populaire. Ainsi, on ne devrait plus voir cohabiter, dans le même numéro, l'expression d'une bigoterie royaliste et un éditorial distancié et ironique sur la médiatisation outrancière de la famille royale.

L'arrivée d'un nouveau super-rédacteur en chef chapeautant les trois publications portant la marque « Soir » (le quotidien, le magazine hebdomadaire et le site internet) devrait aussi permettre d'éluider certains malaises existentiels de leur identité éditoriale. Les hésitations qui ont marqué les différentes refontes du quotidien au cours des dernières années sont en effet révélatrices sur ce point. Comment définit-on et positionne-t-on l'identité francophone du lectorat en regard de sa déclinaison régionale ? Longtemps dominé par l'héritage idéologique du F.D.F., *Le Soir* a peiné à imposer sa vision « francophone » délocalisée dans un marché où les quotidiens populaires sont avant tout régionaux. Souvent dénoncée comme « bruxellocentrée » et condescendante à l'égard du fait régional wallon, auquel elle oppose la promotion de la Communauté, la ligne éditoriale du journal ne répondait pas non plus à une attente moins marquée, moins rigide et plus « belge », de son lectorat.

Dans ces deux dimensions, se donne à voir une fracture entre une élite prétendument éclairée (... qui se voudrait éclairante) et un public sceptique, certes en quête de repères, mais irrésistiblement timoré. Avec la question centrale : quel rôle d'articulation revient aujourd'hui

d'hui à la presse écrite dans une telle configuration ? D'où l'indécision.

UNE RÉDACTION PAS COMME LES AUTRES

Peut-on parler d'équipe rédactionnelle pour désigner les journalistes qui alimentent le quotidien vespéral ? Pour mesurer l'abus de langage que l'on risque ainsi de commettre, il faut prendre en considération les départs prématurés d'Yvon Toussein et de Guy Duplat et le retrait de certains candidats à leur succession, comme Jean-Pierre Stroobants, autant de personnalités de poids qui se sont embourbées dans l'arène des conflits internes qui divisent les rédacteurs. Significatifs aussi, les retards qui ont émaillé la définition puis la mise en place de la nouvelle formule du journal, avant son aboutissement, décevant, en décembre 2000 : plusieurs fois amendée depuis, elle n'a pas eu le moindre effet sur l'érosion des ventes. Tandis que *Le Soir* peinait, tous les autres journaux étaient parvenus (les quotidiens des groupes Sud-Presse et Vers l'Avenir, *La Dernière Heure* et *La Libre*) à se redéployer ; et si le succès n'était pas toujours au rendez-vous, la cohérence des tentatives graphiques et rédactionnelles ne suscitait pas chez eux la même perplexité des lecteurs... L'attelage qui vient d'être déchargé aujourd'hui n'aura pas tenu deux ans. Et, sans émettre de jugement personnel à son égard, il ne semble jamais avoir pris l'ascendant sur les fortes têtes (certains parlent de divas) qui peuplent les locaux de la rue Royale et qui, chacune dans leur domaine de prédilection, semblent fonctionner en toute autonomie.

LA FIN D'UN PACTE

En regard de cette situation, le conflit de la fin novembre marque un tournant qui pourrait être décisif. Pour le comprendre, il faut remonter au décès, au début de cette année, de l'ancien administrateur délégué de Rossel, Robert Hurbain. Parmi les héritiers de l'ancêtre Victor, celui-ci incarnait le pacte d'alliance défensive qu'avaient scellé les actionnaires majoritaires du groupe avec la rédaction, au moment où une partie de la famille avait fait défection et vendu ses parts au Français Robert Hersant. C'était à la fin des années quatre-vingt : les journalistes choqués de cette incursion avaient en hâte structuré une association de rédacteurs et apporté leur caution morale à ceux des actionnaires de l'entreprise familiale qui avaient résisté aux offres alléchantes du magnat français. Depuis, évidemment, beaucoup d'eau a coulé sous les ponts. Certes, dans un premier temps, l'antagonisme entre les fidèles (60 % du capital) et les intrus a été total au point de rendre indispensable l'axe entre rédaction et actionnaires majoritaires. Mais peu à peu, tout a glissé : Hersant est mort, et il est apparu que la réconciliation entre les uns et les autres pouvait être envisagée comme profitable pour tous. Ce fut notamment le cas lors de la prise en main du quotidien lillois *La Voix du Nord* (et de ses éditions satellites). Il est vrai qu'entre-temps Hersant avait quitté ce bas monde laissant derrière lui une Socpresse plus respectable et plus anonyme et que cette opération coup de théâtre tenait du miracle : elle permettait le remembrement des journaux régionaux des groupes belge et français.

Comme celle des chefs d'État dans les régimes autocratiques, l'annonce de la mort d'Hurbain fut postposée de plusieurs jours, le temps que se profile un successeur, certes issu de la famille, mais par « alliance ». Bernard Marchant ne se sent plus comptable, manifestement, du vieux pacte qui unissait rédaction et actionnaires dominants ; il n'est pas issu du monde la presse ni du sérail belge francophone. Dans les conflits successifs qui se sont multipliés avant et après son entrée en fonction, les journalistes ne semblent pas avoir pris conscience que la donne avait changé. Brutalement, c'est chose faite aujourd'hui. Ainsi s'explique qu'on ait assisté à cette capitulation en rase campagne : le préavis de grève déposé par les rédacteurs pour protester (tant contre la nomination de Van Wylick que contre le fait accompli devant lequel on les avait mis) fut retiré aussitôt qu'une menace de licenciement collectif fut agitée par Marchant.

LE MAILLON FAIBLE

Dans nos quotidiens, les journalistes se sont constitués en sociétés de rédacteurs en vue de se faire reconnaître comme collectivement détenteurs d'un droit moral sur la ligne éditoriale de leur journal. Il va de soi que cette reconnaissance peut entrer en conflit avec le droit de propriété des éditeurs.

Doit-on interpréter la fébrilité de la rédaction du *Soir* comme la conséquence d'un rapport de force favorable ? Ce que marquent les événements récents, c'est que cette époque est révolue et que la rédaction du quotidien apparaît divisée et peu aguerrie pour faire face à la

détermination d'un pôle patronal requinqué et sans états d'âme. Pour le lecteur attentif, la débandade actuelle était lisible déjà, notamment, dans la façon dont la rédaction avait abandonné toute prétention à l'indépendance dans le traitement de l'information concernant le domaine des médias en Belgique francophone : depuis longtemps, celle-ci apparaissait déjà comme des communiqués de l'éditeur diffusés par des journalistes-relais.

La « normalisation » qui se prépare pourrait bien être d'autant plus rude que la rédaction, traversée par des haines non surmontées et des

fidélités à géométrie variable, peinera à organiser une solidarité nécessaire. Vu la position centrale du *Soir*, il est à redouter qu'au-delà du bouleversement qu'entraînera son repositionnement commercial, le nouveau rapport de force qui s'y installe ne donne des idées aux autres éditeurs quant à la façon de traiter leur société de rédacteurs... Ce risque s'augmente d'une conjoncture économique faible (les recettes publicitaires y sont hypersensibles) frappant un secteur globalement déprimé depuis des lustres.

Théo Hachez